

Les
paroissiens *de*
Champs-de-Grâce

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les paroissiens de Champs-de-Grâce / Carole Auger-Richard

Nom : Auger-Richard, Carole, 1955- , auteure

Auger-Richard, Carole, 1955- | Temps de la délivrance

Description : Sommaire incomplet : 3. Le temps de la délivrance

Identifiants : Canadiana 20179413872 | ISBN 9782897833213 (vol. 3)

Classification : LCC PS8601.U3858 P37 2017 | CDD C843/.6-dc2

© 2019 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Anouk Noël

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Carole Auger-Richard

Les
paroissiens *de*
Champs-de-Grâce

★★★ **Le temps de la délivrance**



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Les paroissiens de Champs-de-Grâce

1. *Le temps des confessions*, 2017
2. *Le temps de la rédemption*, 2018

À la douce mémoire de mon époux, Robert

Début mai 1939

Sœur Lucienne s'abandonna tout entière à la brise timide, mais fraîche pour la mi-mai, le temps d'apaiser le feu lui incendiant les joues. En entendant le plancher du couloir craquer sous les pas pressés d'une consœur, elle referma la fenêtre doucement, par mesure de précaution. Serait bien mal avisée celle qui se ferait prendre à défier les consignes de «sœur Économe». Cette dernière s'obstinait à emprisonner entre les murs du couvent l'air stagnant de patates bouillies et d'eau vinaigrée pour «ménager le chauffage», prétendait-elle avec l'accord de la mère supérieure. Mais ce soir-là, sœur Lucienne avait failli s'évanouir en gravissant les marches menant au deuxième étage, là où les six religieuses enseignantes de Champs-de-Grâce occupaient chacune une cellule munie d'un lit une place, d'une table de travail, d'un prie-Dieu et d'une armoire. Cet humble mobilier avait été minutieusement casé en permanence selon les consignes de la congrégation et devait refléter la modestie, l'uniformité, pour ne pas dire l'effacement.

L'impeccable propreté de l'univers religieux l'avait de prime abord déroutée lorsqu'elle avait débarqué dans la grande ville d'Ottawa pour y subir l'étape exploratoire du postulat, presque six ans passés, au fort d'une canicule du mois de juillet. Une fois la méfiance dissipée, ces lieux étranges, que la maîtresse d'école de son village natal l'avait fortement encouragée à contempler, lui avaient paru conçus à la fois dans la

perfection et la simplicité. La hauteur des plafonds, l'étendue des salles communes, l'écho des voix dans les longs corridors avaient fait grande impression sur elle. Peu à peu, la tension dans ses muscles avait faibli et les battements déchaînés de son cœur s'étaient apaisés. La jeune fille craintive au regard menaçant qu'on surnommait «la pouilleuse» dans son bled de l'Abitibi avait emboîté le pas à la religieuse venue l'accueillir, avec le sentiment étrange de pénétrer dans les courants rafraîchissants d'une rivière sans fond. Chez ses parents appauvris par la bouteille, les murs étroits étouffaient tantôt les cris, tantôt le silence interrompu par le son des courants d'air. Elle se souvenait des armoires à peine garnies, de la saleté et du désordre. Son père avait laissé une jambe dans les tranchées de la Grande Guerre et la vie de sa mère tenait à un fil, que la prochaine grossesse menaçait à tout moment de rompre. Le couvent s'était alors révélé l'endroit qu'elle avait recherché tout au long de sa courte vie.

Cinquième d'une famille de neuf rejetons, Lucienne était passée d'une enfant soumise et pieuse à une jeune adolescente nerveuse, colérique, révoltée. Elle avait treize ans lorsque M^{lle} Dugas lui avait parlé, pour la première fois, de son «rare potentiel» et de «l'endroit tout désigné pour lui donner des ailes». «Ce n'est pas à tout le monde que le bon Dieu en offre autant», lui avait confié son institutrice. Elle lui avait fait miroiter le confort d'une maison équipée de radiateurs et d'eau courante, des repas servis trois fois par jour et cette rare chance pour une jeune femme de poursuivre des études et d'accomplir sa mission sur terre. Pas un mot sur les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, encore moins sur l'austérité et les complexités d'une vie en communauté parmi de pures étrangères. En voulant la rassurer sur les

Sœurs du Sacré-Cœur de Jésus, M^{lle} Dugas lui avait simplement mentionné qu'elle pouvait changer d'idée au cas où elle ne trouverait pas la vocation. Au moment de monter dans le train qui la mènerait à la porte de ce vaste édifice de brique à trois étages, la peur de l'inconnu l'avait saisie, mais sa décision était prise depuis le jour où sa mère avait accouché de son dernier enfant. Elle fuyait pour ne plus jamais revenir. D'aussi loin qu'elle se souvienne, elle avait eu honte. De quoi, au juste ? Elle n'en savait rien, et il n'y aurait pire châtement que celui d'être renvoyée dans son petit village de l'Abitibi. Il n'y aurait pas pire échec, plus cuisante humiliation. Elle y tenait tellement, à l'appel divin, que Dieu finirait bien par l'entendre, s'était-elle convaincue.

Elle se dépouilla de son habit de religieuse avec des gestes cérémonieux et rangea le tout dans l'armoire. Comme chaque fois, elle se rappela la tunique plus légère qu'on lui avait remise à son entrée au noviciat et le voile qui allait enfin camoufler une bonne partie de ses cheveux rebelles. Ce costume était instantanément devenu son armure. Il lui avait procuré une nouvelle identité et le loisir de se retrancher à souhait dans le confort de l'anonymat. Lorsqu'elles se déplaçaient en file droite vers la chapelle ou la salle à manger, les yeux baissés et les mains nouées en prière, ses consœurs se confondaient, liées par leur choix de vie. Par sa simple présence, chacune contribuait à la fortification des autres. Sœur Lucienne aimait se placer au centre, là où elle se sentait le moins visible. Il lui était toujours agréable, cependant, de se dévêtir le soir et de sentir l'air libre chatouiller sa peau, mais à la lumière du jour, face à ses élèves, surtout à proximité des adultes, ce costume ample et lourd à l'extrême, et presque insupportable durant

les jours de canicule, la cuirassait contre le mépris d'autrui et lui attirait plutôt le respect, parfois même la bonté. Jamais il ne lui viendrait à l'esprit de s'en défaire.

Sœur Lucienne enfila sa robe de nuit, communément surnommée «la tente» parce qu'on aurait pu y abriter confortablement au moins trois corps adultes. Elle étouffa un fou rire en se rappelant le soir où elle et la rondelette sœur Cécile s'étaient prêtées à l'expérience. «En rétrécissant les jaquettes, sœur Économe s'en mettrait plein les poches, euh, les coffres!» s'était esclaffée sœur Cécile pendant que sœur Lucienne, pliée en deux, lui faisait signe de se taire. Celle-ci avait beaucoup appris au couvent. Elle avait appris à manier un couteau et une fourchette, à se broser les cheveux et les dents, à cirer ses chaussures, à chuchoter plutôt que de crier pour se faire entendre. Elle avait appris à faire confiance aussi et, peu à peu, elle avait éprouvé le plaisir de chanter, alors que son père la sommait de se taire les rares fois où elle fredonnait une comptine qu'elle avait apprise à l'école.

Entre ces murs étanches de bois dur, elle avait aussi découvert l'humour souvent refoulé de ses compagnes et le fou rire qui les prenait d'assaut sans lâcher prise. Sœur Cécile était à la fois une professeure érudite de piano et une encyclopédie ambulante de chansons à répondre et de chansonnettes défendues, «ces mièvres litanies d'amour perdu», au dire de la mère supérieure. Ayant grandi dans une famille-orchestre, sœur Cécile était arrivée chez les Sœurs du Sacré-Cœur de Jésus avec un large répertoire d'œuvres en mémoire. Tout ce qui se chantait et se dansait, elle le connaissait, mot pour mot, note pour note. Lorsque, le pied camouflé sous ses jupes, elle battait discrètement la mesure, il fallait être dupe pour

ne pas se rendre compte que sœur Cécile exultait ainsi un trop-plein d'énergie que la discipline intransigeante de la vie religieuse n'avait pas réussi à extraire tout à fait. Sœur Lucienne se demandait souvent ce qui avait conduit une nature si gaie, si expressive dans un lieu destiné exclusivement à la dévotion et à la discipline. C'était l'amour de la musique, sans doute, en avait conclu sœur Lucienne.

Les coudes appuyés sur le rebord de la fenêtre, elle attendait son tour pour aller s'éponger à la salle de bain. De cet angle étroit, la lune ne lui était que rarement offerte, mais le bon Dieu compensait cette restriction en faisant pleuvoir les étoiles les soirs où la lune n'existait pour personne. Elle reconnut d'abord la Petite Ourse, en forme de marmite au long manche, agrafée à l'envers au canevas du firmament. La constellation semblait défier les règles de la gravité. Elle glissa son regard vers la gauche pour enfin apercevoir la Grande Ourse, d'allure similaire, épinglée un peu plus haut, à l'endroit, à la façon des casseroles et des poêles en fonte suspendues au plafond de la cuisine du couvent. Elle détecta facilement Merak et Dubhe, les étoiles délimitant les parois inférieures de la casserole. Et comme son frère Thomas le lui avait enseigné, elle multiplia ce segment par cinq pour croiser la constellation du Dragon avant d'aboutir sur l'Étoile polaire. Thomas était à peine plus âgé qu'elle ; moins d'une année complète les séparait. « C'est garanti que tu peux jamais te perdre avec l'Étoile polaire », lui disait-il. Aussi sœur Lucienne ressentait-elle toujours un certain soulagement à la reconnaître. C'est ainsi qu'elle faisait sa prière du soir, cramponnée à la fenêtre, cherchant dans l'infini l'étoile garante de certitude et de stabilité, comme si à lui seul, cet astre tenait le monde entier en équilibre.

Il y avait une leçon chrétienne de modestie à tirer de l'étude des constellations, avait-elle constaté au fil de ces brefs moments contemplatifs. Ces météorites, aussi grosses que la tête d'une aiguille à l'œil nu, parfois même imperceptibles, rappelaient aux humains leur vulnérabilité et leur petitesse. Vus d'aussi loin, ces derniers paraissaient eux aussi inoffensifs et invisibles, ce qui ne les empêchait pas pour autant de s'entretuer à l'occasion.

La mère supérieure se faisait avare de détails sur les menaces d'une seconde grande guerre qui planaient sur l'Europe, mais la peur avait déjà fait son nid dans les chaumières de la province et du Canada tout entier. Le père de Lucienne était revenu de la première la tête consumée par des souvenirs trop monstrueux pour être racontés, au dire de sa mère. Sa famille était néanmoins vue comme «chanceuse». Pour bien d'autres, dont le père, le fils, le frère avaient péri dans les tranchées, le retour d'un soldat, même infirme et à moitié fou, comptait pour quelque chose, surtout avec une pension, même petite, que lui versait le gouvernement chaque mois. «Sale guerre!» marmonna-t-elle.

Viendrait-elle cette fois lui ravir son frère qui déjà naviguait dans les eaux de l'Atlantique ? Alors que ses consœurs priaient Dieu avec toutes les fibres de leur corps qu'il les en épargne, Lucienne réclamait la vie sauve de Thomas tout en s'interrogeant sur l'influence véritable que les forces célestes exerçaient sur l'opiniâtreté et l'insatiable soif de pouvoir des hommes. Elle refusait de considérer le bon Dieu comme le maître absolu de la destinée de tous les habitants de la terre. Il lui paraissait invraisemblable que les événements se produisent et que les tragédies frappent, jour après jour,

selon un dessein divin, que la mort d'un enfant, par exemple, fasse bêtement partie du plan de Dieu. La guerre, pour le peu qu'elle en savait, ressemblait plutôt à une invention maléfique née d'une soif du pouvoir et de la conquête que poursuivaient les mortels depuis Adam et Ève.

Aux dernières nouvelles, l'Allemagne occupait la Tchécoslovaquie tandis que le Royaume-Uni avait rétabli le service militaire, des nouvelles alarmantes que sœur Agnès avait attrapées au vol en surprenant des filets de conversation de ses élèves et en tombant sur les grands titres de *La Voix canadienne*, souvent laissée dans les pupitres par mégarde. En tendant l'oreille, mine de rien, et en dévorant ces articles qui l'éclairaient un tant soit peu sur l'état du monde, elle commettait un péché de désobéissance, mais le besoin de se tenir au courant dominait ses sursauts de culpabilité. *L'ignorance est la mère de tous les vices*, avait-elle souvent entendu de la bouche de son institutrice à son école du village de La Sarre. M^{lle} Dugas fermait les yeux sur bien des bêtises, elle excusait les pauvres d'esprit sans les humilier, mais à son avis, il n'y avait pas pire injure au Seigneur que le refus d'exploiter son potentiel, à plus forte raison si on en possédait au-delà de la normale.

Toujours grâce à M^{lle} Dugas, Lucienne avait glissé, dès ses premières années au couvent, sur la pente dangereuse de l'interdit. Elle avait appris à contourner les nombreuses restrictions, surtout en matière d'enseignement, et ce, en introduisant en douce le sujet de l'astronomie, une passion qui s'était raffermie grâce au petit Marc Arsenault, trop jeune pour de telles lectures. Depuis le jour où son père, horloger de métier, avait été mis en terre à la suite d'un abominable accident de voiture, il transportait ce livre avec lui comme

s'il s'agissait d'une pièce d'or. À trop vouloir le camoufler, le petit Marc s'était attiré l'attention non désirée de la bande à Marcotte, toujours en mal de tester son ascendant sur les plus jeunes et les plus vulnérables. Sœur Lucienne était intervenue juste à temps pour récupérer l'objet tant convoité. Elle avait tenté de le feuilleter afin de vérifier s'il y avait matière à sévir, mais devant les yeux gonflés de larmes de son propriétaire, elle l'avait vite refermé. Le lendemain, Marc avait déposé un livre différent sur son bureau, le *Manuel pratique d'astronomie*, par Lucien Rudaux. Le fond bleu nuit de la couverture parsemé d'étoiles jaunes l'avait immédiatement séduite. Elle avait remercié le garçon d'un mince sourire complice, scellant ainsi entre eux un accord tacite de clandestinité. Pour Marc, l'astronomie demeurait un mystère impénétrable associé à la passion d'un disparu, alors que pour sœur Lucienne, elle représentait une science nouvelle qui la distançait déjà des rumeurs de plus en plus persistantes et probables d'une seconde guerre mondiale.

Grâce à Lucien Rudaux, elle s'était dès lors plongée sans effort dans les données de base de l'astronomie avec le but précis d'enchanter ses élèves au point de leur faire oublier la possibilité de cette damnée guerre. Éprouveraient-ils eux aussi le même plaisir qu'elle à identifier les pigments de la Grande Ourse et de la Petite Ourse ? se demanda-t-elle. Il y en aurait quelques-uns qui ne se gêneraient pas pour lui faire croire qu'ils avaient fait le devoir – le grand Dupuis s'était moqué tant l'exercice lui avait paru anodin –, mais elle leur réservait une surprise pour le lendemain. Elle les enjoindrait de dessiner dans leur cahier la position de ces fameuses « casseroles ».

Il y en avait une, par contre, qui la devancerait avec une minutieuse reproduction qu'elle n'en serait pas étonnée. Prodigieuse à ses heures, la petite Catherine avait déjà mémorisé le nom des étoiles prédominantes de la Grande Ourse : Alkaid, Mizar, Alcor, Alioth, Megrez, Phekda, Dubhe et Merak. Des noms étranges qu'elle s'amusa à prononcer tout bas lorsqu'elle se croyait à l'abri des oreilles et des regards indiscrets de ses compagnons de classe. *Cette enfant*, se mit à penser Sœur Lucienne, *c'est tout juste si elle n'est pas venue d'ailleurs!* « Impossible à tenir tranquille », l'avait prévenue sœur Thérèse, qui avait fait la classe à la petite l'année précédente. « Elle n'est pas méchante, même qu'elle est plutôt vaillante, mais elle appartient à une autre race. Une race d'indisciplinés, mais avec un cœur grand comme la terre et un esprit vif comme l'éclair. »

Avec ses trente années d'enseignement et ses méthodes qui relevaient presque du miracle, sœur Thérèse s'était acquise une réputation qui faisait l'envie de toute la communauté. Le bruit courait que jamais elle n'avait eu recours au martinet. Les plus coriaces et les moins dégourdis passaient leurs examens et montaient de grade, tantôt avec brio, tantôt de justesse, mais sans avoir entendu, une seule fois, sœur Thérèse les menacer, les effrayer ou les dénigrer. Elle avait la vocation, disait-on ; la vocation chrétienne et le don de toucher la corde sensible des plus durs pour qu'ensuite se révèle le meilleur d'eux-mêmes, une approche que maîtrisait aussi M^{lle} Dugas, son ancienne institutrice. « Sachez qu'en chacun de vos élèves, même chez les plus détachés, lui avait confié sœur Thérèse, il se cache un bout de passion que les leçons à elles seules ne peuvent faire éclore. » Sœur Thérèse avait ainsi contourné ce dilemme en adoucissant les règles, en se montrant plus

compréhensive, en offrant son aide après les heures de classe, peut-être même, pensait sœur Lucienne, en obéissant aux règles de sa conscience avant celles du sacro-saint Comité catholique du Conseil de l'instruction publique.

Sœur Lucienne se leva avec l'intention de prendre son tour aux toilettes, mais elle se laissa plutôt choir sur son lit en cherchant sur le blanc jauni du plafond comment enrayer les occasionnelles périodes d'oisiveté de cette élève particulièrement douée, qui terminait toujours le travail assigné de façon impeccable et bien avant les autres.

Catherine se distinguait des filles de son âge par une intelligence remarquablement vive, tout autant que par sa nature joyeuse et intrépide. Cette enfant semblait foncer dans la vie avec un but bien précis et pressant ; elle n'avait peur de rien et ne craignait personne. Malgré sa taille menue et ses traits délicats, elle affichait tous les signes d'un garçon manqué : des jupes déchirées, des bas maculés de boue, des cheveux en broussaille et un regard invincible.

Elle avait du cran, cette enfant perchée au bord de l'adolescence. L'histoire de la souris emprisonnée dans la poche du manteau d'Hector Marcotte ne manquait jamais d'arracher un sourire à sœur Lucienne. Il l'avait pourtant bien mérité, cet Hector étranger à la notion de bonté. Les bras lui flagellant le corps et les pieds piétinant un rigodon, le chenapan avait lâché un cri d'épouvante à faire accourir la brigade de pompiers au grand complet. Les sœurs qui mettaient une dernière main à la préparation de leurs cours dans la salle d'étude en avaient ri un coup en entendant sœur Lucienne leur relater l'incident dans les plus menus détails, si bien que la mère supérieure s'était extraite de son bureau en courant.

«Mais calmez-vous, mes sœurs, calmez-vous, les avait-elle sommées, on se croirait dans une taverne de bûcherons.» Elle avait à peine tourné les talons que les rires avaient pouffé en chœur dans les plis de leur tunique.

Le motif de Catherine dans cette histoire de souris n'avait rien de drôle, et sœur Lucienne avait parié son dessert pour une semaine entière que le fin finaud à Marcotte cesserait d'imiter méchamment le pauvre François Vinette, affligé d'une paralysie au bras et à la jambe gauches. L'intervention de Catherine s'avérait déjà beaucoup plus efficace que les sévères réprimandes de l'institutrice. *Il n'est pas près de l'oublier, celle-là*, se dit sœur Lucienne en riant tout bas, d'autant plus qu'elle n'avait pas eu à refilet en douce son pudding au riz et ses galettes à la mélasse à sœur Cécile, gourmande de son propre aveu.

Neuf heures, constata sœur Lucienne en se tournant vers le réveil sur la commode. Le sommeil commençait doucement à l'engourdir. Elle éteignit la lumière, écourta ses prières d'un signe de croix et s'étendit sur son lit, juste à temps pour s'éviter les réprimandes de la mère supérieure, qui venait faire sa ronde à l'improviste afin de s'assurer que l'étage baignait dans le silence et l'obscurité. Lorsque les pas militaires de la grande patronne se turent enfin, sœur Lucienne s'assoupit, l'âme et le cœur en paix. À peine quelques instants plus tard, un bruit léger à sa porte la fit sursauter. Elle se redressa et tendit l'oreille, le torse relevé et les coudes enfoncés dans son matelas.

— C'est moi, Lucienne! Dors-tu? lui chuchota une voix à peine perceptible.

Cette fois, Lucienne se leva d'un bond pour faire face à son amie Cécile, qui s'était fauflée par la porte entrebâillée avec la mouvance d'une ballerine.

— Mais, mais...

— Y faut que je vide mon sac, sinon j'vais virer folle, lui confia tout bas Cécile d'une voix chevrotante.

Lucienne l'entraîna vers le lit, où elles s'assirent, l'espace d'un crayon les séparant l'une de l'autre. Elle attendit patiemment que sa consœur s'ouvre, en imaginant le pire : un décès, une maladie grave, des nouvelles fraîches sur l'imminence de la guerre, même si Cécile préférerait de loin s'enfermer dans ses chansons doucereuses plutôt que de souffrir ces sordides histoires de batailles sanglantes. Ça lui donnait des palpitations, disait-elle, et puis, il en fallait bien une qui ait l'air joyeux parmi toutes ces faces de carême. Cette fois, par contre, sœur Cécile semblait dépossédée de ses jubilantes dispositions. Elle fixait le vide, coincée dans un étau, comme si l'énergie qu'il lui avait fallu pour braver les sévères consignes de l'heure du coucher lui avait arraché tout son courage.

— Excuse-moi. Je t'ai réveillée, et pis cinq heures va sonner bien assez vite, réalisa-t-elle dans un sursaut.

Elle se redressa, prête à retourner à sa chambre, mais Lucienne lui tira le bras et, cette fois, Cécile s'effondra sur le lit, la tête entre les mains.

— Je pourrai jamais confesser ça. Je sais même pas de quelle sorte de péché y s'agit. C'est une grosse tache sur ma conscience. C'est assez pour me faire envoyer dans le fin fond du Grand Nord où y aurait même pas de piano.

— Tu traînes ça depuis combien de temps ? la questionna Lucienne.

— Trois jours, trois grosses journées, si tu veux savoir !

— C'était ça, ton mal de ventre à la salle à manger ? nota Lucienne dans le but d'encourager Cécile à se vider le cœur.

— Ça m'a viré l'estomac à l'envers. J'ai beau me dire qu'y était pas... qu'y était pas...

Sœur Lucienne chercha le regard de son amie, les lèvres entrouvertes et les yeux gonflés d'attente, mais le flot de paroles de sœur Cécile demeura suspendu dans la pénombre, freiné par un courant de panique, comme si cette dernière venait de confesser un crime passible de peine de mort.

Déçue, sœur Lucienne lorgna les aiguilles du réveil, dont le tic-tac amplifiait celui de la bombe enfouie dans le cœur de sa consœur.

— Ça doit être grave, ton affaire. T'as dû prier de toute ton âme pour...

— Jour et nuit, si tu veux savoir, la coupa sœur Cécile. Mais ça m'a l'air que le bon Dieu a décidé que c'est à moi toute seule de m'arranger avec ça.

Elle se leva, résolue, et franchit en deux pas l'espace qui la séparait de la porte. Le plancher geignit sous son corps potelé. La main sur la poignée, elle se retourna vers Lucienne et, d'une voix chancelante, lâcha enfin le morceau :

— Il s'est enrôlé, Lucienne, mais avant de partir, il... il... il va se marier. Il va se marier avec ma sœur !

Lucienne eut peine à saisir les derniers mots de Cécile, encore moins la cause profonde du désarroi de son amie. Tel un biscuit sec écrasé sous la semelle d'une chaussure, sa voix s'était émiettée sous l'impact de ces paroles interdites. Lucienne bondit hors du lit pour tenter de retenir Cécile, mais celle-ci avait déjà disparu dans le corridor. Debout au milieu de sa chambre, une main adhérent à ses lèvres, elle demeura inerte, complètement ébranlée par cette révélation, elle qui n'avait jamais éprouvé le moindre sentiment à l'égard d'un homme, elle qui n'avait jamais connu l'affection, encore moins les plaisirs de la chair. Au bout d'un moment, elle regagna son lit, alarmée par le concept si étrange de « grand amour », des bribes farfelues captées au hasard dans les chansons que Cécile fredonnait tout bas lorsqu'elle se croyait seule.

Les yeux grands ouverts et les mains nouées sur son ventre plat, Lucienne fit appel à la clémence du principal intéressé. Elle avait depuis longtemps maîtrisé l'art d'assouplir la doctrine de son statut de religieuse, sans pour autant se causer un cas de conscience, mais dans cette affaire de cœur, son pouvoir de persuasion lui sembla insignifiant. Une bombe à retardement pesait sur la conscience de Cécile et elle risquait de tout fracasser ce qu'il y avait de beau et de sain en elle : sa joie de vivre, son rire gras, sa franchise, sa lumière, sa musique.

Les aiguilles du réveil marquaient minuit dix lorsque enfin sœur Lucienne ferma l'œil.